Le chemin de la mer

Le vent soufflait fort sur l'Albatros. Le capitaine, mine fermée, regardait posément la mer agitée. Mauvais temps pour naviguer en mer, mais surtout mauvais passagers: une quarantaine de femmes, qui, disait-on, apportaient le malheur en mer. Le capitaine n'était pas superstitieux, seulement voilà, ce n'était pas n'importe quelles femmes: c'étaient des femmes de mauvaise vie, des débauchées qu'on fourrait dans son bateau pour vider les cachots. Ce serait de mauvaises semaines à venir... Le capitaine aspira une grande bouffée de fumée qui s'échappait de son brûle-gueule et crachota. La mer l'avait bâti et taillé, il était même né en mer! Il aurait fallu qu'il y meure puisqu'elle lui avait déjà pris l'être le plus cher de sa vie. Et voilà qu'il se retrouvait chargé de jouer les guides pour des femmes de petite vertu qui, selon lui, ne méritaient pas cette seconde chance. Quel sale besogne il effectuait! Au moins cela débarrasserait la France de ces misérables porteuses de vices et de maladies. Ces filles étaient toutes entassées dans la cale. On leur distribuait chaque matin le traditionnel biscuit de bateau composé de levain, de froment et d'eau. Par ailleurs, on avait eu la charmante idée d'embarquer quelques volatiles durant la traversée. Restaient de nombreux tonneaux de fèves et de riz, de la morue mais aussi de multiples boissons fermentées.

Le capitaine interpella un matelot qui, à genoux, mains tendues, s'évertuait à frotter la proue du bateau:

- Jeune mousse! Tout va bien en bas?

Le capitaine fit taire sa réponse d'un geste et commanda au mousse de lui prêter son savon. Il descendit calmement dans la cale et une forte odeur le prit à la gorge. Il observa alors le triste spectacle qui s'offrait à ses yeux: de nombreuses femmes, les yeux rougies par le froid, pauvrement habillées, pataugeaient dans un liquide à la couleur douteuse, leur propre urine sans doute et celle des animaux qui cohabitaient avec elles. De l'eau de mer de ci de là s'ajoutait au marais fumant en s'infiltrant par la coque. Il annonça fermement:

- Je suis le capitaine de ce navire et seulement moi, ici, ordonne et commande. J'espère que vous tenez compte de la chance qui vous est offerte, de l'occasion d'un repentir. Un nouveau territoire, une nouvelle vie!

À ces mots, il donna brusquement le savon à la première femme à sa droite qui, d'une pâleur inquiétante, dotée de longs cheveux blonds et emmêlés, détourna furtivement la tête. Le savon passa de main en main. Le capitaine se détourna, mais une voix forte le retint :

- Vous comptez nous laisser durant toute la durée du voyage ici ? Regardez l'incohérence de votre acte: vous nous livrez cette savonnette, mais nous laissez dans ce marais grouillant et d'une puanteur exécrable.

Le capitaine réprima un haut le cœur. Il se retourna et posa les yeux sur une jeune femme aux traits fins qui lui parut bien jeune. Elle avait les ongles noirs et sa robe longue était ruisselante. Une intensité inquiétante étincelait de ses yeux couleur émeraude. Elle portait en bandoulière une besace remplie d'herbes, de fleurs, et un carnet dépassait de la poche de sa tunique. À la vue de sa chevelure rousse un étrange sentiment de familiarité s'empara du capitaine très vite recouvert par l'agacement: il ne manquait plus qu'une sale sorcière ! Le capitaine se signa rapidement en invoquant tous les saints afin de le protéger. Il dévisagea l'inconnue et reprit:

- Apprenez Madame, Mademoiselle ou je ne sais quel autre nom il faut vous donner pour caractériser vos activités, que je ne supporte pas qu'on me parle de cette manière.

La cale avait été nettoyée et l'odeur qui y régnait restait du moins supportable. Deux semaines s'étaient écoulées et le temps se faisait plus doux. Toutefois, trois prostituées avaient succombé en raison de la rudesse de la traversée, de la fatigue, de l'émotion mais aussi et surtout des maladies qui les rongeaient. L'une d'elles, prise de folie, s'était jetée dans la mer lors d'une des rares sorties à l'extérieur. Les flots s'étaient refermés sur elle avant même que quelqu'un puisse pousser un cri. Le lendemain, en ouvrant la cale un matelot avait informé le capitaine :

- Je veux pas vous inquiéter cap'taine mais ça ce sent pas l'eau de rose du côté de la marchandise, certaines vomissent et font d'autres réjouissances de ce genre : à en juger, le choléra y serait bien pour quelque chose.

Le capitaine ordonna à son équipage de prendre les précautions nécessaires afin d'éviter au maximum la propagation de la maladie mais déjà une femme était morte dans des conditions effroyables. L'après-midi, il

avait été tiré de sa torpeur, les deux mains sur le gouvernail, par un cri strident qui semblait supplier. Il ne s'alarma pas. Toutefois, les cris continuaient, suivis, il lui semblait, de bousculades. Il aperçut alors la jeune rousse qui lui avait répondu quelques semaines plus tôt. Elle se débattait tout en restant accrochée, avec une inébranlable détermination, au corps d'une de ces congénères, dont le teint blanchâtre était inquiétant. Les matelots tentaient vainement de les séparer mais la rousse s'agitait en criant si fort et en menaçant avec une telle fureur que les marins durent appeler du renfort. Le capitaine s'apprêtait à quitter les lieux en misant sur un simple accrochage entre deux prostituées, toutefois, une phrase de la jeune fille l'interpella :

- Laissez-moi l'aider!

Le capitaine songea que la rouquine ne paraissait en rien aider l'autre. Au contraire, on assistait plutôt à une escarmouche où la rousse aux cheveux rebelles se battait sans vergogne telle une lionne. Mais à reconsidérer la situation qui se jouait sous ses yeux, le capitaine vit que les vêtements de l'autre fille étaient souillés, elle paraissait extrêmement malade et sur son corps, rien n'indiquait des coups. Il s'approcha d'un marin pour s'informer de la situation. Sans hésiter, il lui expliqua qu'il s'apprêtait à jeter à la mer le corps d'une femme qui était atteinte très fortement par le choléra mais que la rouquine s'était interposée en leur interdisant violemment de continuer. Sourds à ses menaces, les matelots avaient continué leur travail, elle s'était jetée alors furieusement sur eux, puis elle s'était accrochée comme une mère protectrice au corps de sa semblable. Impassible, le capitaine s'avança vers la mêlée et déclara fermement :

- A-t-on idée d'une pareille empoignade sur mon propre bateau?

Les marins laissèrent peu à peu place à leur commandant découvrant la jeune rouquine prostrée sur la malade. Ses mains agrippées fermement au jupon de son amie, elle releva doucement la tête:

- Je peux la soigner, déclara-t-elle. Ses yeux incandescents semblaient mettre le capitaine au défi mais il ne baissa pas le regard. Sans attendre de réponse, elle sortit son carnet, noua un torchon qu'elle sortit de sa besace autour de sa bouche. D'un air grave, le capitaine l'arrêta :

- Il semblerait qu'il n'y ait plus rien à faire pour elle. Mes matelots n'ont fait que suivre mes ordres. Laissez-les accomplir leur devoir au nom de toute l'embarcation. Je ne voudrais pas, de plus, m'attirer la foudre d'un dieu en vous laissant proférer vos sorts!

À ces mots, la rouquine releva la tête, un sourire amusé accroché au visage:

- Ah c'est cela qui vous cause de l'embarras, cracha-t-elle, ne vous inquiétez pas, je ne les dirai qu'à mi-voix.

Le capitaine hésita imperceptiblement, mais finit par déclarer aux marins avec un sourire narquois:

- Vous pouvez disposer, laissez-la ressusciter les morts.

Les matelots éclatèrent d'un rire gras et goguenards, reprirent chacun leur labeur. La rouquine inspira profondément, lava ses mains et sortit de sa sacoche quelques tiges d'une plante possédant de petites feuilles alternes d'un vert rembruni. Imperceptiblement, le capitaine s'était approché de la guérisseuse, curieux d'un art qu'il ne connaissait quasiment pas.

- Estragon, lâcha la rousse.

Aussitôt le capitaine se renferma et s'écarta de quelques pas.

- Prenez les précautions nécessaires pour ne pas attraper vous-même cette foutue gangrène, sinon il n'y aura plus un corps à jeter par dessus mer mais deux!

Le soir même, la prostituée infectée par le choléra se portait comme un charme. Alors qu'il méditait sur les événements passés, l'un des ses matelots l'interpella:

- Regardez cap'taine!

Des nuages sombres et menaçants se dessinaient à l'horizon. Imperceptiblement, le vent s'intensifiait au fil des minutes. Le capitaine vérifia le baromètre qui baissait à vue d'œil, ce qui ne signifiait qu'une seule chose: la mer se réveillait. Les mains du capitaine étaient gelées et craquelées. Le vent lui fouettait le visage si fortement qu'il sentait tout son être trembler. Il cria des ordres à la volée. La tempête s'intensifia de plus belle. Les flots ne se calmaient pas. Ils frappaient la proue avec une telle férocité, que le capitaine peinait à rester debout. Soudain, une immense vague se profila. Il eut à peine le temps de la voir qu'elle s'était déjà abattue sur le navire. Alors, un grincement sinistre se fit entendre.

Le capitaine essayait tant bien que mal de remonter à la surface mais dès qu'il arrivait à respirer ne serait-ce qu'une demi seconde et à entrapercevoir le ciel noir de jais, une autre vague venait le submerger et il n'entendait seulement plus que le battement de son cœur tambourinant dans sa poitrine. Il percevait autour de lui des cris de détresse. Il crut voir à quelques mètres de cela, une prostituée qui s'agitait frénétiquement au sein des vagues tourbillonnantes. Au deuxième regard, elle n'était plus là. Luttant contre l'irrésistible envie de lâcher prise dans les flots qui l'appelaient à les rejoindre, il se dirigea avec violence vers une semblant de planche qu'il venait d'apercevoir, s'y agrippa de toutes ses forces et sombra dans le

néant.

Il songea à ces quelques vers dont l'auteur demeurait pour lui inconnu mais qui lui inspirait une joie sans égal tant il se rappelait la voix innocente et enfantine les lui récitant:

Doux comme le soupir d'un enfant qui sommeille
Un son vague et plaintif se répand dans les airs:
Est-ce un écho du ciel qui charme notre oreille?
Est-ce un soupir d'amour de la terre et des mers?

Maintenant il sentait l'eau lui lécher délicatement le visage. Il sentit une main ferme le tirer encore et encore sans y parvenir. On le fit glisser sans ménagement et le capitaine sentit son visage cogner sur une surface humide et dure. Cela suffit pour le ramener à ses esprits: le vent, la tempête, le naufrage. Sans hésiter, il se leva d'un bond, un vrillement cingla dans sa tête. Il vit trouble, le sol se déroba sous ses pieds et il chuta tête la première dans l'eau.

- Pas foutu de rester en place, grogna une voix.

Le capitaine se raccrocha à ce qui lui semblait être une embarcation de fortune et distingua plus nettement cette fois, les traits de son partenaire qui n'était autre que... celle qui lui avait tenu tête sur son propre navire. Un sourire railleur illuminait son visage:

- Ne me regardez pas comme ça, c'était vous le capitaine de ce bateau! Je n'ai pas plus d'explication que vous, j'ai seulement moi aussi réussi à trouver une planche à laquelle rattacher mon salut et après avoir longuement dérivé, je vous ai vu, inconscient sur une poutre. Considérant que mon embarcation de fortune était plus robuste que la vôtre, j'ai daigné partager mon humble refuge avec vous, quoique je sois assez consciente de notre fin funeste.

- Il fallait alors me laisser là.

- Vous voulez partir?

- Oui! tonna le capitaine.

- Mais rien ne vous en empêche, faites donc! Seulement je vous préviens, vous serez mort avant moi si je n'interviens pas avec cette sale blessure.

La rouquine indiqua du bout des doigts l'ecchymose qui vraisemblablement ne cessait d'enfler sur la tête du capitaine.

- Plutôt crever que de me laisser embrigader par les mensonges d'une sorcière!

- Comme vous voulez !

L'après-midi se passa sans mot dire. Le capitaine sentait la douleur qui se faisait de plus en plus pesante tandis que sa partenaire mastiquait des plantes de toutes sortes et paraissait plus enthousiaste que jamais. Sa gorge se faisait de plus en plus sèche et il tenta d'ingurgiter à plusieurs reprises de l'eau de mer sans pour autant se sentir mieux. Au contraire, il sentait encore plus les effets de la déshydratation. En fin d'après-midi le capitaine lâcha:

- Il va falloir trouver de l'eau, sinon je ne donne pas cher de notre peau.

- Parlez pour vous, je me porte très bien pour ma part.

Un silence s'installa que le capitaine daigna briser en raison d'une soif intenable:

- Ce sont vos plantes?

- Je croyais que vous ne vouliez pas en entendre parler? Vous savez quoi ? Mastiquez cela, lui dit-elle en lui tendant des feuilles sorties de sa besace. Cela étanchera votre soif pour deux bonnes heures. Pendant ce temps, je soignerai votre blessure.

Le capitaine ne pipa mot. Il ne sentait pas la force de résister, il souffrait terriblement.

- Si je réfléchis trois secondes, oui, je sais me guérir, me nourrir quoique pendant un temps restreint mais je ne sais pas m'orienter et je ne connais rien à la mer ou si peu, expliqua-t-elle. Je n'ai aucune chance seule.

Le lendemain, le capitaine se sentait déjà beaucoup mieux. Il l'interrogea:

- Que m'avez-vous donné ?

- Vous me reprochez maintenant de vous avoir guéri? demanda la rouquine malicieusement. Si vous voulez connaître tous les rudiments de la médecine naturelle, je vous l'enseignerai mais, en attendant, nous dérivons depuis quelques heures et ...

- Il faut que vous m'aidiez à me relever.

La rouquine obéit et délicatement pris le bras du capitaine pour le mettre sur son épaule.

- Là voyez-vous ? Le capitaine désigna le soleil. Nous devons aller dans cette direction.

- Parfait! Prenez-moi un peu de cela en attendant, répondit-elle en donnant des plantes aromatiques au capitaine.

Il regarda la rouquine déposer au creux de sa main quantité de feuilles et déclara chaleureusement, presque inconsciemment, un seul et unique mot:

- Merci.